



**In Situ**

Revue des patrimoines

**28 | 2016**

**Le moulage. Pratiques historiques et regards contemporains**

---

## Empreintes, moulages, traces : d'Orient en Occident

*Prints, moulds and traces from the Orient to the Occident*

**Alain Schnapp**

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/insitu/12409>

DOI : 10.4000/insitu.12409

ISSN : 1630-7305

### Éditeur

Ministère de la culture

### Référence électronique

Alain Schnapp, « Empreintes, moulages, traces : d'Orient en Occident », *In Situ* [En ligne], 28 | 2016, mis en ligne le 16 mars 2016, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/insitu/12409> ; DOI : 10.4000/insitu.12409

---

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.



In Situ Revues des patrimoines est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

# Empreintes, moulages, traces : d'Orient en Occident

*Prints, moulds and traces from the Orient to the Occident*

Alain Schnapp

---

Communication présentée lors des journées d'étude « Le moulage. Pratiques historiques et regards contemporains » organisées par la Cité de l'architecture et du patrimoine et le musée du quai Branly, les 14 et 15 novembre 2012.

## Lexique de la ruine

- 1 Les langues européennes connaissent pour la plupart l'opposition structurelle entre ruines et vestiges. Ruines vient du latin « *ruina* », dont la racine « *ruo* » signifie l'action de détruire, d'éroder, quelque chose qui disparaît progressivement sous l'emprise d'une force extérieure ; vestiges vient du latin « *vestigia* » qui renvoie à la notion de traces laissées par un animal sur un sol meuble. En grec ancien nous trouvons ces deux termes dans le mot « *ereipia* » qui est l'exact parallèle de « *ruina* » et d'« *ichnai* » qui correspond parfaitement à « *vestigia* ». Autour de ces deux notions se déploie donc une opposition entre la ruine entendue comme la conséquence d'une érosion lente ou brutale, et le vestige qui relève de la trace et de l'empreinte : marque du passage d'un dieu ou d'un héros, voire conséquence d'un événement naturel qui a laissé un signe visible de son action. Bien sûr, dans certains cas, les deux notions peuvent se superposer mais elles sont les pôles d'une tension qui traverse toute la poésie des ruines. Les ruines sont, selon la belle définition de G. Simmel<sup>1</sup>, la conséquence d'un retour à la nature de ce qui a été édifié par l'homme, la dissolution de l'architecture dans une forme qui est le produit de l'action de l'atmosphère et des forces de la végétation. Cette définition est bien entendu le fruit d'une attitude occidentale (Proche-Orient compris) face à la nature. Elle prend des aspects différents en Chine comme au Japon.

- 2 Dans la tradition occidentale, le monument (de « *monere* », avertir) est un legs du présent au futur, un édifice qui rappelle l'intention de son constructeur, sa volonté d'installer une trace de soi à l'intention des générations futures. Le monument doit résister au temps, garder par-delà les vicissitudes de l'histoire témoignage de ceux qui l'ont érigé. Walter Charleton, un érudit anglais du XVII<sup>e</sup> siècle, énonce cette idée avec une étonnante précision dans un ouvrage consacré aux mégalithes de Stonehenge :

Au demeurant on doit modestement affirmer qu'il n'existe pas d'homme qui ne s'intéresse quelque peu à ce qui doit venir après lui ; et que les ouvrages les plus excellents des hommes trouvent leur origine dans cet appétit d'une renommée posthume<sup>2</sup>.

- 3 Walter Charleton a su saisir dans sa réflexion ce qui pousse les bâtisseurs à ériger des monuments. Un processus qui commence avec le mégalithisme européen et se développe avec les pratiques monumentales de l'Égypte et de la Mésopotamie ancienne et trouve son plein développement dans la culture mémorielle de la Grèce et de Rome. Construire des édifices susceptibles de résister au temps est l'un des moyens d'affirmer son pouvoir et de léguer au futur des traces qui témoigneront de la grandeur des souverains et des notables. On pourrait croire qu'il n'existe pas d'outil plus efficace que les monuments pour marquer l'histoire, pour laisser aux générations du futur une empreinte de soi. Pourtant, en Égypte comme dans le monde gréco-romain, des voix fortes se sont élevées pour critiquer la prétention des « monuments d'éternité » ou des « palais sans rival ».
- 4 Les commanditaires des monuments ne pouvaient ignorer que leurs œuvres étaient périssables. Par-delà les stratégies de construction et de conservation, le rappel incessant des poètes relevait d'une critique acerbe de la confiance des bâtisseurs dans la pérennité de leurs édifices. Cette revendication poétique de la supériorité des mots sur les choses constitue l'argument du plus fameux poème d'Horace (« *exegi monumentum aere perennius* »<sup>3</sup>) mais elle apparaît déjà dans l'Égypte ancienne :

Ces écrivains, hommes de savoir,  
Qui remontent aux temps postérieurs à l'arrivée des dieux  
Ces vrais devins du futur, ils sont devenus tels  
Que leurs noms s'inscrivent dans l'éternité  
Bien qu'ils soient partis là-bas, quand leur temps de vie s'est achevé  
Quand leurs contemporains sont tous oubliés  
Ils ne se sont pas bâtis des pyramides d'airain  
Pas plus que des stèles de fer ;  
Ils n'ont pas cherché à laisser des héritiers sous la forme d'enfants,  
Pour conserver leurs noms vivants.  
Mais ils ont créé des livres pour héritiers  
Et des leçons qu'ils ont composées.  
Ils se sont empressés de présenter au prêtre lecteur les rouleaux inscrits,  
Et les tablettes inscrites "au fils aimant"  
Le jonc est leur fils  
La surface polie est leur femme.  
Les Grands comme les Petits  
Leur ont été donnés comme enfants ;  
Le scribe l'emporte sur tous.  
On leur a construit des portes monumentales et des chapelles, elles se sont effondrées  
Leurs autels sont salis par la terre  
Les prêtres chargés des morts s'en sont allés  
Leurs chapelles funéraires oubliées.  
Mais on cite leurs noms et leurs écrits, ceux qu'ils ont composés

Car ils subsistent par la puissance de leur achèvement.  
 Et l'on se souvient de leurs créateurs pour l'éternité  
 Deviens un scribe, prends cela à cœur  
 Et ton nom sera tel.  
 Des enseignements sont leurs pyramides  
 Plus précieux qu'une pierre funéraire inscrite est un livre  
 Plus précieux qu'une chambre funéraire (?) bien construite  
 Ces livres font fonction de tombe et de pyramide  
 Pour maintenir leurs noms vivants.  
 Dans l'au-delà c'est certain cela a de l'importance  
 Qu'un nom dans la bouche des hommes.  
 L'homme s'en est allé, son corps est poussière  
 Tous ses contemporains ont été portés en terre.  
 L'écriture cependant fait qu'on se souvient de lui  
 Et qu'une bouche le dise à l'autre.  
 Plus précieux est un livre qu'une maison aux murs dressés  
 Plus précieux qu'une chambre funéraire tournée vers l'ouest  
 Plus précieux qu'un château bien planté sur ses fondations  
 Plus précieux qu'une pierre votive dans le temple<sup>4</sup>.

- 5 Ce texte d'époque ramesside (fin du second millénaire avant J.-C.) est comme le contrepied de la formule de Charleton relative « au désir d'une renommée posthume<sup>5</sup> ». Il affirme en quelque sorte que toutes les précautions matérielles sont vaines ; les matériaux les plus précieux et les plus solides, les ouvriers les plus soigneux et les plus compétents ne peuvent rien contre la morsure du temps. Le souvenir des grands et des héros est mieux protégé par les mots soigneusement polis que par la pierre ou le bronze. C'est la mémoire vivante des poètes et des bardes, au fil des générations, qui sauve le souvenir des actions et des personnes. Les stoïciens porteront la critique de l'impermanence des êtres et des choses à sa conséquence ultime : « Toutes les parties du cosmos sont corruptibles [...] les pierres les plus dures ne sont-elles pas destinées à pourrir et à se défaire ? »<sup>6</sup>. Cette réflexion attribuée au fondateur du stoïcisme, Zénon de Citium (Chypre, III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) relève d'une conscience aigüe de l'instabilité du monde. Sénèque en tirera une conséquence irréfragable en commentant le terrible incendie de la métropole des Gaules, Lyon, en 64 après J.-C. :

Non seulement les œuvres de nos mains sont détruites ; non seulement une durée qui n'est pas si longue transforme ce qui procède de l'art et de l'activité des hommes : les sommets des monts s'effritent, des régions entières s'affaissent, des zones qui étaient loin de la vue de la mer sont recouvertes par les flots [...] les œuvres de la nature elles-mêmes sont bouleversées et nous devons supporter avec une âme égale la destruction des villes. Elles ne sont debout que pour tomber, c'est la fin qui les attend toutes<sup>7</sup>.

- 6 Le philosophe embrasse dans une même approche les productions de la nature et celles des hommes ; chacune relève d'une échelle de temps différente mais au bout du compte la destruction est inscrite dans le cœur intime de la matière. Rien n'est assuré de survivre, ce qui paraît inexpugnable devra un jour se transformer et se défaire.
- 7 De telles remarques influent sur les stratégies monumentales. Peu ou prou chaque commanditaire d'un édifice sait qu'il est destiné à la ruine et l'effort des architectes et des artisans consiste à conjurer par la massivité des constructions, la qualité des matériaux et le recours aux techniques d'assemblage les plus fiables l'érosion menaçante. Cette menace peut être combattue de diverses façons : les pyramides sont une des réponses possibles à ce désir d'éternité des constructeurs ; leur taille et leur gigantisme même sont un des moyens de la résistance à l'usure du temps.

- 8 Cependant, les souverains du Proche-Orient ne se sont pas contentés de bâtir. Ils ont aussi écrit, sur les murs de leurs pyramides et sur les tablettes déposées dans les dépôts de fondation. Ils n'ont pas seulement revendiqué la paternité des monuments qu'ils avaient fait édifier, ils ont commandé à leurs scribes de tenir les annales de leurs actions et de décrire la splendeur de leurs constructions. Le bon souverain doit construire des palais et des temples mais aussi exalter ceux qui l'ont précédé et dont les actions rejaillissent sur lui.
- 9 Certaines sociétés confient à des monuments le soin de leur postérité et développent des stratégies qui s'emploient à résister à l'usure du temps. Loin d'être purement matériels, ces dispositifs sont la conséquence de pratiques sociales ; des rituels complexes les accompagnent et assurent la transmission d'une génération à l'autre.
- 10 Quand cette transmission est coupée, quand ne subsiste plus que la seule architecture, alors ils deviennent, au sens moderne, des ruines. Les souverains des grands empires sont les héritiers de ces expériences, et cependant l'usage qu'ils font de l'écriture sous ses différentes formes vient en quelque sorte renforcer leur projet. Le texte inscrit sur le monument, à la façon égyptienne, ou soigneusement déposé dans une cache de fondation, à la manière mésopotamienne, est un message lancé vers le futur qui vise à établir une continuité intellectuelle. Les souverains s'adressent à leurs successeurs et aux lettrés qui, un jour, liront leurs majestueuses et parfois menaçantes déclarations.

## Stratégies orientales

- 11 Les pharaons répondaient au défi de l'érosion par la massivité et la solidité de leurs constructions ; les souverains mésopotamiens ont imaginé une autre solution, celle de maîtriser la mémoire de leurs reconstructions continues grâce à des briques de fondation, à des inscriptions dédicatoires systématiquement produites à l'occasion de l'ouverture des chantiers. Certes, les pharaons n'hésitaient pas à se glorifier de leurs travaux par des inscriptions, mais les Mésopotamiens vont beaucoup plus loin en créant un formulaire décliné à l'infini qui insiste sur leur piété, leur grandeur et la continuité de leurs actions : leurs briques portaient des inscriptions à la gloire du prince régnant, elles attestaient de sa piété autant que de sa magnificence. Elles constituaient un message que chaque souverain envoyait à ses descendants en même temps qu'un témoignage de sa connaissance des réalisations de ses prédécesseurs.
- 12 Ce savoir-faire cependant est un peu ironique : ce n'est pas la solidité des murs, la somptuosité des décors sculptés ou peints qui témoignent à elles seules de la grandeur du roi, mais des briques de terre crue séchées au soleil soigneusement inscrites par des scribes vigilants. Face aux pierres majestueuses des pharaons, les souverains mésopotamiens savent la fragilité de leurs constructions de briques crues, mais proclament très haut et très fort leur grandeur en ayant recours à ce modeste moyen de communication avec le futur. Cette subtile stratégie repose sur un savoir partagé qui unit les scribes par-delà les millénaires. Elle suppose une capacité philologique, une aptitude à maîtriser les graphies archaïques, les traditions diplomatiques, qui sont la marque originale des scribes mésopotamiens dont nous savons qu'ils étaient des collectionneurs d'inscriptions autant que d'habiles traducteurs. Égyptiens et Mésopotamiens démontrent la même foi et le même intérêt pour le passé, ils l'explorent cependant par des voies différentes. Face à la profusion des pierres, les Mésopotamiens s'acharnent à combattre

l'érosion par le savoir : leurs palais si vite détruits quand ils ne sont plus entretenus recèlent des briques de fondation qui sont protégées par les ruines. Paradoxalement, l'érosion, la destruction des édifices contribuent en recouvrant les tablettes et les briques à sauvegarder la mémoire. Pour communiquer avec le passé il ne suffit pas d'inscrire des messages pieusement déposés dans le sol, il faut s'assurer que dans la continuité des générations, rois et scribes iront fouiller ce même sol pour y retrouver ces traces indestructibles.

- 13 Cette avidité à explorer le sol, à dégager les substructions précédentes, à dater et interpréter les murs, objets et inscriptions, peut troubler l'archéologue moderne qui a parfois l'impression de rencontrer là des prédécesseurs aussi passionnés que lui-même. Pour être un bon roi, il faut non seulement honorer et administrer correctement les sanctuaires mais s'assurer de la continuité du culte des différents dieux. Ceux-ci sont menacés par le passage du temps, les sanctuaires s'effondrent, les desservants disparaissent ; pour les restaurer il faut dégager soigneusement les traces des édifices anciens et rebâtir sur leurs fondations. D'innombrables récits narrent ce genre d'activité. En bref, le culte a besoin de reliques. L'excavation des niveaux successifs des tells sur lesquels sont édifiés les différents habitats des cités mésopotamiennes est un des moyens d'assurer cette continuité et d'affirmer la grandeur et la piété des souverains et des scribes qui les assistent.
- 14 Les scribes de Mésopotamie ont collectionné les écritures anciennes, ils en ont parfois exécuté des moulages et en ont donné la traduction et l'origine, ils ont organisé de véritables fouilles pour découvrir les vestiges des temples anciens et se sont employés à les dater avant de les restaurer. Ce travail de mémoire est un art d'identifier les traces, de reconnaître les empreintes du passé et de les reproduire : on reprend le briquetage des fondations, on moule les inscriptions anciennes et on les traduit. Pour procéder à la restauration d'un sanctuaire, il faut par exemple disposer d'une image ancienne du dieu qui l'habitait. Une extraordinaire découverte qui décrit cette pratique nous vient du site de Sippar en Irak. Il s'agit d'un coffret en terre qui contient une tablette de pierre représentant le culte du dieu du soleil et de deux moulages de la même œuvre (**fig. 1, 2, 3**).

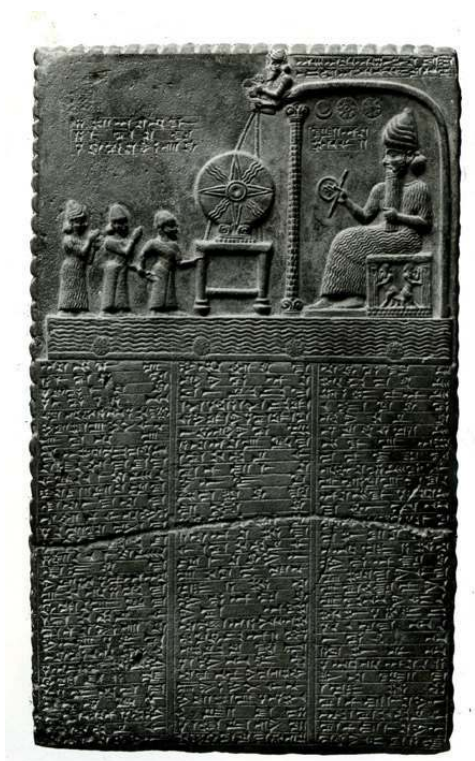
Figure 1



Coffret en terre cuite, fin du VI<sup>e</sup> siècle, attribué à Nabonide, roi de Babylone (555-539). BM 91004.

© THE TRUSTEES OF THE BRITISH MUSEUM.

Figure 2

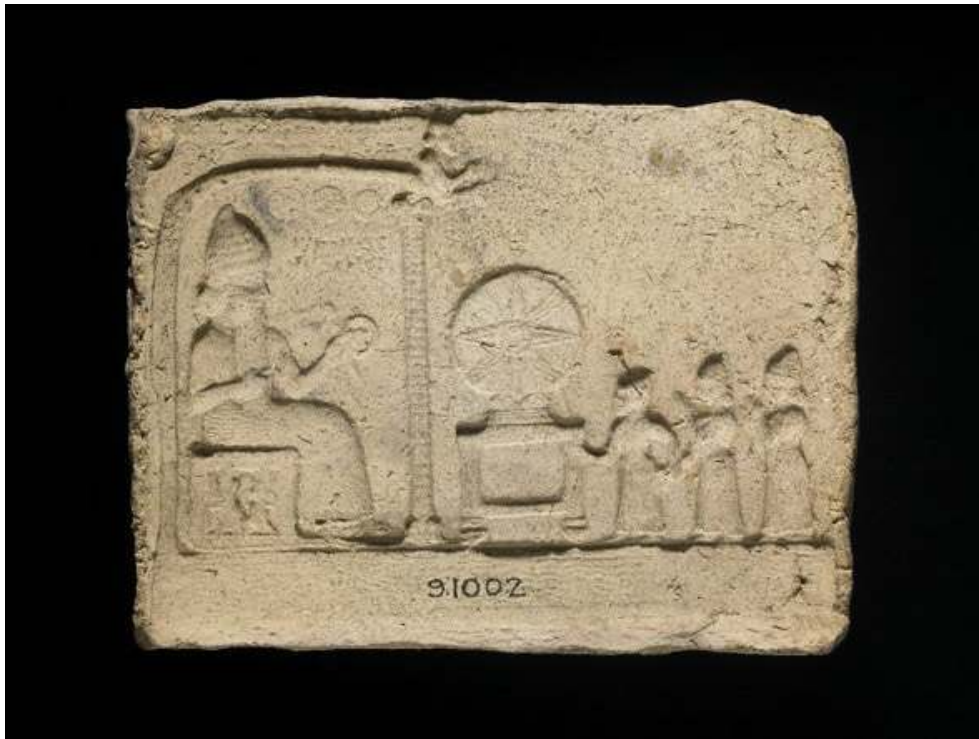


Tablette en schiste gris, dite du dieu soleil, consacrée par le roi de Babylone Nabu-apla-innida (887-855). BM 91000.

© THE TRUSTEES OF THE BRITISH MUSEUM.



Figure 3



Moulage de la tablette du dieu soleil, règne de Nabonide. BM 91002.

© THE TRUSTEES OF THE BRITISH MUSEUM.

- 15 Le coffret semble avoir été réalisé sur ordre du souverain Nabonide (556-539) qui a laissé une inscription commémorative sur l'un des moules. La tablette ainsi soigneusement préservée comporte, outre la figure du dieu et de ses compagnons, une longue inscription sur plusieurs colonnes qui relate la déshérence du culte du dieu du soleil Shamash, puis la découverte sur une rive de l'Euphrate d'un relief le figurant et la restauration du culte qui s'ensuit :

Du dieu Shamash, qui habite l'Ebabbar, situé à Sippar, qu'avaient ruiné les Soutéens, ces ennemis malfaisants, au cours des troubles et des bouleversements du pays d'Akkad et dont ils avaient détruit les images, les rites avaient été oubliés, la forme du dieu et ses insignes étaient sortis de l'usage et personne ne pouvait plus les imaginer.

Le roi de Babylone Simmash-Shihu [1024-1007] interrogea [le dieu] sur sa forme mais celui-ci ne lui révéla pas son visage. Sans avoir retrouvé sa figuration ni ses insignes...il rétablit pour lui des offrandes régulières. Mais au cours de la dévastation et de la famine qui eurent lieu sous le règne du roi Kashshunadin-ahhê [1006-1004], ces offrandes régulières cessèrent [...] Par la suite, le roi de Babylone Nabu-apal-innida... qui bouta hors ces ennemis malfaisants que sont les Soutéens... sous son règne, le dieu Shamash, qui, depuis longtemps était courroucé contre Akkad et s'en était détourné, redevint amical et retourna vers Akkad son visage.

On retrouva alors, sur la rive occidentale de l'Euphrate, un relief en argile cuite au four, sur lequel le dieu était figuré avec sa forme et ses insignes. Le prêtre de Sippar qui le trouva...le montra au roi... à qui il était dévolu par un ordre divin de refaire cette image... Avec le concours et la sagesse d'Ea, la technique des divins Nin-ildou, Goushkin-banda, Nin-kourra et Nin-Zadim, il fit soigneusement exécuter, comme elle devait l'être, en or fauve et en brillant lapis-lazuli, cette image du grand Seigneur Shamash. Sur les bords de l'Euphrate, face au soleil il « lava » la bouche de

la statue, conformément aux rites purificateurs d'Ea et de Marduk, et il lui redonna sa place sur son siège<sup>8</sup>.

- 16 L'histoire est un véritable paradigme, tant par la tradition qu'elle relate que par la stratégie culturelle et mémorielle qu'elle implique. Un souverain de la fin du VI<sup>e</sup> siècle, Nabonide, fait mouler un relief inscrit attribué à un autre souverain du IX<sup>e</sup> siècle, Nabu-appal-Iddina, qui raconte une découverte exceptionnelle relative au culte de Shamash dont la tradition était perdue depuis le XI<sup>e</sup> siècle. Le culte, pour être pérenne, doit s'appuyer sur la figure du dieu. Sans elle, pas de restauration possible. Au fil des ans les souverains tentent sans succès de découvrir l'image culturelle. Son apparition est due à la piété du souverain et du prêtre qui l'assiste. Le roi, selon la volonté du dieu, fait alors exécuter une nouvelle statue culturelle en matériaux précieux et une copie en calcaire du relief redécouvert par son lointain successeur Nabonide. Celui-ci l'exhume à son tour et en tire deux moulages qu'il recueille avec l'original dans un coffret qui est retrouvé par H. Rassam durant les fouilles du site de Sippar en 1881.
- 17 La longue liste des rois qui avant le IX<sup>e</sup> siècle se seraient préoccupés de redécouvrir la figure du dieu Shamash n'est évidemment pas certaine mais elle relève d'une impressionnante hagiographie de la découverte déployée par Nabu-appal-Iddina et Nabonide. La tablette de calcaire du dieu Shamash n'est pas l'original, elle est selon l'inscription une copie du relief en terre cuite découvert par le prêtre sur la rive de l'Euphrate ; cette copie est conservée et en même temps répliquée par les moulages que fait réaliser Nabonide : tout dans cette affaire est marqué par la duplication, à la fois nécessité culturelle et mode de transmission. Chaque génération apporte sa contribution au processus. Ce qui importe évidemment n'est pas la fidélité du rendu de l'image divine, mais la foi qu'on porte à cette représentation. Comme dans le culte des reliques, c'est la chaîne de transmission qui est le gage de l'authenticité de l'œuvre. Au bout du compte, la passion et la piété sont décisives. Le souverain à qui le dieu fait grâce de la découverte comme de la redécouverte est un élu, et cette élection est gage de la continuité du culte restauré. Découvrir, identifier, reproduire, traduire sont des étapes essentielles de cette tradition mémorielle<sup>9</sup>.
- 18 Borges, avec sa prescience coutumière, en a tiré une leçon impeccable. Il a imaginé un monde irréel, celui de Tlön, où les objets n'existent que dans et par la conscience de ceux qui les imaginent sous la forme de doubles (*hrönir*) qui sont la matérialisation de leur essence. Pour extraire des objets du passé, il suffit de les imaginer avec détermination :

L'élaboration systématique des *hrönir* (dit le onzième tome<sup>10</sup>) a rendu des services prodigieux aux archéologues. Elle a permis d'interroger et même de modifier le passé, qui maintenant n'est pas moins malléable et docile que le futur (...). Dans Tlön les choses se dédoublent ; elles ont aussi une propension à s'effacer et à perdre leurs détails quand les gens les oublient<sup>11</sup>.
- 19 La connaissance du passé ne relève pas de la seule curiosité, elle demande un effort parfois inouï de volonté : les souverains mésopotamiens possédaient l'enthousiasme et le savoir nécessaires à ce genre d'activités qui réclamaient une foi certaine dans la copie, la duplication et la reproduction d'objets et d'inscriptions tirés du sol. Cette technique religieuse s'appuie sur une tradition savante qui implique la maîtrise de procédures techniques très élaborées. Une tablette conservée à Philadelphie datée du VII<sup>e</sup> siècle avant J.-C. illustre parfaitement ce genre de technique de réappropriation du passé. Il s'agit du moulage d'une inscription sumérienne qui signifie ceci : « Shargani-shar-ali, le puissant roi des sujets de Bêl<sup>12</sup> ». Au dos de cette tablette, une inscription néo-assyrienne

commente : « empreinte d'une pierre inscrite que Nabbûzerlishir, le scribe, a vue dans le palais du roi Naramsin à Agade ». Le scribe ne s'est pas contenté de mouler l'inscription, il la déchiffre, l'attribue à un souverain précis et va jusqu'à indiquer le lieu de la trouvaille. Belle leçon de savoir-faire antiquaire qui aura une longue hérédité quand les épigraphistes en Chine au XII<sup>e</sup> siècle de notre ère, et en Europe à la Renaissance, inventeront la technique classique de l'estampage.

## L'approche chinoise

- 20 D'où procède une telle rage de savoir, un tel désir de documenter les inscriptions et les monuments du passé ? La réponse tient dans un seul mot, celui d'« antiquarianisme », la volonté d'explorer le passé, de l'analyser et de le reconstruire sur des bases solides qui soient fiables et démontrables. En Chine médiévale, cette approche a été pour la première fois énoncée et structurée. Sans doute parce que pour les Chinois, la lecture et l'interprétation des inscriptions du passé, qu'elles figurent sur des vases de bronze, sur des pierres gravées ou sur des bambous, est une nécessité absolue, un impératif à la fois moral, politique et, bien sûr, savant.
- 21 L'érudit de la Chine des Song Ouyang Xiu (1007-1072) a exercé une telle influence sur ses contemporains comme styliste, comme historien et comme antiquaire qu'on peut le comparer *mutatis mutandis* avec Pétrarque en Occident. La fascination exercée par Ouyang sur ses contemporains ne tient pas à ses seules qualités érudites. D'autres antiquaires de la même époque ont marqué la culture chinoise par leurs collections et publications mais Ouyang occupe une place à part parce qu'il a tenté d'expliquer avec une précision chirurgicale les motivations, la technique et la grandeur du métier d'antiquaire. Un de ses prédécesseurs et ami, Liu Chang (1019-1068), qui lui fit cadeau de sa propre collection, définissait ainsi la répartition des rôles dans l'étude de l'Antiquité : « Le spécialiste du rituel clarifiera les institutions rituelles, le paléographe corrigera les mots, et le généalogiste aura à restaurer l'ordre particulier des générations et des noms posthumes »<sup>13</sup>. Avec cette rigoureuse distribution des domaines d'étude, Liu Chang inscrit la connaissance du passé dans des secteurs bien délimités par la tradition confucéenne ; l'antiquaire est chargé de mettre de l'ordre dans le fatras de ce qui a subsisté, de s'assurer de la fiabilité et de la bonne interprétation des reliques. Il s'agit de mieux comprendre et de rendre lisible une tradition pour en assurer la continuité.
- 22 Le projet d'Ouyang est plus ambitieux et reflète une philosophie de la transmission des vestiges beaucoup plus complexe. Dans sa préface aux « *Vestiges collectés du passé* » il expose son projet et les raisons qui le justifient :

Il est constant que les choses matérielles s'accumulent là où on les apprécie et ont tendance à être collectées là où les ressources pour les acquérir sont les plus importantes. S'il y a des ressources mais pas de plaisir, ou du plaisir sans ressources, même si les choses en question sont sous la main et faciles à acquérir, vous ne les obtiendrez pas<sup>14</sup>.
- 23 L'attitude de l'auteur est peu commune ; au lieu de commencer par louer les qualités de sa collection, il s'attache, dès l'introduction, à élucider les règles de l'art de rassembler des objets, quels qu'ils soient. Il y a chez Ouyang une volonté épistémologique d'expliquer et de justifier sa pratique de la collection qui ne relève pas seulement d'une attitude sociale ou d'une pure routine dédiée à un type particulier d'objets. Ouyang tente de définir la singularité de son approche qui diffère grandement des mœurs de la majorité de ses

contemporains. L'acte de collecter participe d'une volonté de distinction mais c'est le désir du connaisseur qui, par définition, crée la collection. Ce désir, Ouyang cherche à le définir, les hommes collectionnent les bois, les défenses et les peaux des bêtes sauvages les plus dangereuses, le jade, les perles, l'or qu'il faut extraire du sol ou de la mer au prix des risques les plus grands et de la perte de nombreuses vies humaines. À ces productions de la nature s'adjoint une autre classe d'objets, ceux qui rappellent le temps des anciens souverains : « les grandes stèles, les vases sacrificiels, les inscriptions sur bronze, les poèmes, les préfaces et les essais dédicatoires écrits par les sages souverains et les dignes administrateurs des Han et Wei jusqu'à nos jours, et l'art de la calligraphie par des maîtres variés...<sup>15</sup> ».

- 24 Ouyang oppose clairement les ressources de la nature, qu'elles viennent du monde animal ou minéral, à celles de l'histoire, aux traces diverses de l'activité des hommes du passé. La liste des *naturalia* est classique, celle des *artificialia* l'est moins, car elle se confond avec l'Antiquité. L'antiquaire est le comptable de toutes les activités humaines du passé. Ce genre de curiosité réclame une attention particulière, la recherche des pièces a quelque chose de compulsif et de grandiose à la fois, une sorte de piété qui s'adresse au souvenir des grands hommes et des grandes œuvres :

Elles [les œuvres que l'auteur vient d'énumérer] sont les plus bizarres, les plus extraordinaires, les plus majestueuses et les plus étonnantes, les plus élaborées et les plus délicieuses des choses matérielles. Elles ne se trouvent pas dans des régions éloignées et les acquérir ne comporte pas de danger et de risques. Pourquoi donc se fait-il qu'exposées aux éléments et ravagées par la guerre, elles soient abandonnées et endommagées, et qu'elles reposent au milieu de collines et de ruines, et que personne ne s'en préoccupe<sup>16</sup> ?

- 25 L'antiquaire est un pacificateur, un homme qui cherche à réconcilier son temps avec un passé négligé, abandonné et, pire que tout, oublié. Les œuvres anciennes ont un charme invincible qu'il est le seul à éprouver, il se distingue en cela des autres collectionneurs obnubilés par la rareté et l'étrangeté des objets qu'ils recueillent. Les « *naturalia* » se trouvent structurellement dans des terres éloignées, et pour les acquérir il faut parcourir de grandes distances, prendre des risques. Mais si les antiquités sont « sous la main » du collectionneur, encore faut-il que celui-ci soit capable de les identifier et de les apprécier.
- 26 En Occident, Pétrarque avait été le premier à tenir ce genre de discours, mais il n'avait pas lui-même contribué à collecter, amasser, restaurer et publier les œuvres de l'Antiquité. Ouyang Xiu associe l'enthousiasme de Pétrarque pour l'histoire ancienne avec une volonté de protection et de restitution des œuvres des temps révolus. Il prend conscience de la nécessaire distance qu'il faut aménager entre présent et passé pour pouvoir étudier systématiquement les objets antiques. Jusque-là, pour reprendre la distinction de S. Settis, le passé était sous le signe de la continuité, les objets étaient les restes, les reliques d'une grandeur dont témoignait la continuité du rituel. Les réflexions d'Ouyang sont inaugurales car elles jettent les bases d'un autre type de discours, elles ouvrent à l'antiquaire un espace de réflexion et de critique jusque-là négligé ou tu. Le problème des érudits chinois n'est pas comme celui des clercs de la Renaissance de s'émanciper de l'ombre des ruines qui obscurcit le rapport au passé, mais de séparer la ruine du présent, de repérer les traces innombrables des sociétés anciennes face à l'oublieuse mémoire des hommes. Ouyang ne vise pas comme Pausanias à reconstruire un paysage antique rendu illisible par les aménagements et les dévastations successives, il ne s'emploie pas comme Pétrarque, et bientôt Biondo et ses successeurs, à dégager les monuments de l'*Urbs* de la gangue des accrétions qui les recouvrent. Il accepte comme

John Aubrey ou Thomas Browne que l'Antiquité soit faite de fragments, de vestiges que l'antiquaire s'emploie à mettre en ordre et à interpréter. Ces antiquités ne sont pas seulement majestueuses et merveilleuses, elles sont aussi « les plus bizarres et les plus extraordinaires ».

- 27 L'antiquaire doit accepter ce qui est fragmentaire, intrigant, fragile, il doit composer avec les traces les plus érodées et les objets les plus déconcertants. Caylus opposait au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle les « froids Apollons » aux « guenilles », œuvres secondaires ou incomplètes qui révélaient bien plus de choses que les statues les plus belles et les mieux conservées<sup>17</sup>. Comme Caylus, Ouyang s'intéresse à ce que les autres négligent : « Je m'occupe de rassembler ce que d'autres auraient jeté »<sup>18</sup>. Toute l'expérience de l'antiquaire lui enseigne la réversibilité des choses, les inscriptions gravées dans les pierres les plus dures sont souvent plus détériorées que certains manuscrits, les fragments sont parfois plus fidèles que les textes parvenus dans leur intégralité. Ouyang, à travers ses excursions, ses observations et ses échanges, est à la recherche d'un sens plus général que la simple accumulation d'œuvres, aussi rares, aussi étranges, aussi mystérieuses soient-elles. Walter Benjamin a défini une telle philosophie de la collection avec une rare limpidité :

Ainsi l'existence du collectionneur est-elle régie par une tension dialectique entre les pôles de l'ordre et du désordre. Elle est naturellement liée à bien d'autres choses encore [...]. Ensuite à une relation envers les choses qui, loin de mettre au premier plan chez elles la valeur fonctionnelle, donc leur utilité, leur usage possible, les étudie et les aime au contraire comme la scène ou le théâtre de leur destin<sup>19</sup>.

- 28 La collection ainsi entendue est une ascèse, une « voie » qui réhabilite ce qui était abîmé, un ordre qui vise à combattre le désordre généré par l'érosion et l'oubli. Ouyang dans sa quête de sens accomplit un pas supplémentaire. Ce ne sont pas les objets eux-mêmes, et en particulier les vases de bronze, qui sont au cœur de sa curiosité, mais les estampages d'inscriptions, qui sont à leur tour des traces de traces : son ouvrage s'appelle bien *jigu lu*, « vestiges collectés du passé ». L'idée révolutionnaire d'Ouyang est de donner à ses estampages une vie nouvelle en anticipant l'érosion qui menace les inscriptions elles-mêmes :

Craignant que les copier directement puisse générer des erreurs, j'ai décidé de monter les estampages eux-mêmes et de les relier ensemble. La collection est classée selon un ordre qui lui est propre et non selon la date d'origine de chaque inscription. Du fait qu'il existe autant de pièces, et que je continue d'en acquérir de nouvelles j'insère chacune d'entre elles dans la compilation en suivant son ordre d'arrivée<sup>20</sup>.

- 29 En assurant la permanence de l'inscription au-delà de son existence matérielle, l'antiquaire répond au défi du temps, des intempéries et des destructions diverses qui attentent à la matérialité même des objets. Les estampages sont le miroir des inscriptions, ils prolongent leur existence dans le cadre même de la collection destinée à être transmise aux savants du futur, et leur donnent une nouvelle signification. Ce qu'il y a d'incroyablement original dans une telle stratégie, c'est que la procédure documentaire est ouverte, les estampages sont classés par ordre d'arrivée et un catalogue analytique permet la navigation d'un type d'inscription à l'autre.
- 30 Caylus dans son *Recueil d'antiquités* utilisait la même technique et revendiquait ainsi l'administration de la preuve par les objets eux-mêmes :
- À l'égard du rang que chaque monument en particulier occupe dans sa classe, j'aurais pu quoique avec peine l'assujettir à-peu-près à l'ordre des temps mais j'ai

mieux aimé suivre une autre distribution qui rend chaque Planche plus agréable à l'œil. D'ailleurs je n'avais pas tous les morceaux qui sont contenus dans ce Recueil lorsque j'ai entrepris de le donner au public : il m'en est même arrivé une grande partie après la gravure<sup>21</sup>.

- 31 L'enregistrement des données et leur présentation prime sur l'ordre du temps. Pour Caylus comme pour Ouyang, la collection et l'édition d'antiquités sont une œuvre de conjuration de l'oubli des choses et des êtres.
- 32 En édifiant sa collection d'estampages, Ouyang répond à une autre menace, la dispersion et le démantèlement de sa propre collection :

Sachant qu'une collection aussi large que celle-là est destinée à être dispersée, j'ai sélectionné les informations essentielles qui concernent les inscriptions et je les ai intégrées dans un catalogue séparé de colophons où j'ai enregistré les faits qu'ils contiennent et qui peuvent être utiles à corriger la tradition textuelle historique. Mon seul espoir est qu'ils puissent être transmis aux érudits du futur comme une contribution au savoir<sup>22</sup>.
- 33 Les objets ne sont que des choses qui peuvent être abîmées, détruites ou perdues ; l'antiquaire les convertit en traces et, de ces traces mêmes, il compose un catalogue qui est un outil subsidiaire, mais résistant, de perpétuation des informations qu'il a su rassembler. Dans cette conscience des risques de la transmission de génération en génération, Ouyang se place dans la lignée de Thucydide qui voulait, par la perfection de ses concepts et de son style, créer une « œuvre d'éternité ». Conformément à la tradition chinoise cependant, il n'affronte pas le futur de face mais de biais, il dote son œuvre de mémoire d'un dispositif en abîme qui protège la « ruine des ruines », au sens même de Benjamin Péret<sup>23</sup>.
- 34 Ouyang n'est pas un simple collectionneur ; à la manière d'un Peiresc, il entend faire de sa collection un outil de savoir. Cela le conduit d'une certaine façon à réduire le champ de ses investigations. Il ne s'intéresse pas aux vases de bronze pour eux-mêmes mais en ce qu'ils sont porteurs d'inscriptions. Il donne priorité au message par rapport à l'objet, et en même temps il privilégie ce que les antiquaires du XVI<sup>e</sup> siècle européen appellent la *fides*, la fiabilité des sources, par rapport à la matérialité des objets eux-mêmes. Ouyang ne recherche pas les objets les plus fameux, ce qui compte pour lui c'est le contenu des textes et l'intérêt des auteurs, les leçons historiques, morales et esthétiques qu'il peut tirer de ces inscriptions. À la différence des empereurs et de leurs fonctionnaires qui s'intéressent avant tout à la calligraphie, à la splendeur des lettres privées écrites par les maîtres, à la beauté intrinsèque des caractères qui en font des modèles (*fa*), Ouyang s'attache à une écriture plus courante, imposée par le support de pierre ou de métal. R. Egan le souligne : « Ouyang détourna ses yeux des traités de calligraphie et des reproductions de modèles consacrés et considéra les écritures sur pierre abîmées dispersées ici et là dans le paysage »<sup>24</sup>. Ce sont ces traces du passé (*gu*) qui sont au cœur de sa gigantesque compilation. En fondant une sorte de systématique de la récolte des estampages, il fait accomplir à la discipline épigraphique un saut qualitatif et quantitatif dont ses successeurs et admirateurs étaient bien conscients, selon Zhu Xi, un des plus fameux confucianistes de son temps : « La collection et le relevé d'inscriptions sur métal et pierre étaient quelque chose d'inconnu dans les temps anciens et commença avec Ouyang Xiu »<sup>25</sup>.
- 35 Ouyang se distingue de ses contemporains et de la tradition dominante par la clairvoyance de sa stratégie documentaire et sa capacité d'auto-analyse. Aucun antiquaire, sauf peut-être Peiresc en Occident, ne nous a donné une analyse si lucide et si



précise de ses buts et de sa méthode. L'idée de la détérioration progressive des inscriptions lui est venue d'une expérience personnelle, en observant, à vingt ans de distance, l'état d'une stèle du temple dédié à Confucius sur laquelle il s'était exercé à la calligraphie pendant son enfance :

Vingt ans plus tard, quand j'obtins cette copie, les caractères gravés étaient gravement détériorés et incomplets comme on le voit ici. Ému par le fait que toutes les choses matérielles sont promises à une ruine finale, et réalisant que même la pierre et le métal, malgré toute leur solidité, ne sont pas éternels, je décidai de collecter et de relever les inscriptions qui nous sont parvenues des temps anciens et de les préserver<sup>26</sup>.

- 36 Le travail de l'épigraphiste antiquaire n'est pas limité à l'étude des inscriptions ; il exige d'aller sur le terrain pour considérer le monument dans son contexte, il répond à la nécessité de préservation de la mémoire qui est au cœur de l'entreprise. Face à une stèle des Han qui porte le titre « Inscription pour maître Wang, gentilhomme du palais », Ouyang laisse éclater ses sentiments :

Les mots sont tellement abîmés que la plus grande part de l'inscription ne peut plus être lue. Ni le nom propre de la personne, ni sa position officielle, ni le mois et an de sa fin ne peuvent être établis plus avant. Ce n'est que par le titre...que nous savons qu'il vivait durant la dynastie Han, qu'il était surnommé Wang, et qu'il portait autrefois le titre de gentilhomme du palais. Le fait est que toute chose matérielle inévitablement se dégrade et va à la ruine<sup>27</sup>.

- 37 La convergence de cette approche confucéenne avec la tradition stoïcienne du monde gréco-romain est ici frappante. Comme les derniers vers du fameux poème d'Ausone, les mots d'Ouyang expriment avec une radicalité absolue la fragilité de la mémoire et l'impermanence des hommes et du monde lui-même :

Qui repose ici ? Personne ne peut le savoir à des marques certaines.  
Les lettres arrachées gisent, leurs lignes mutilées,  
Et dans la confusion des caractères tout sens a disparu,  
Nous étonnerions-nous que des hommes soient morts ?  
Les monuments s'effritent :  
Le trépas arrive, même pour les pierres et les noms<sup>28</sup>.

- 38 Entendue ainsi, la recherche épigraphique est un acte de piété semblable à la quête désespérée des inscriptions anciennes due aux scribes de l'ancienne Égypte et de la Mésopotamie. Ouyang cependant n'hésite pas à exprimer ses sentiments plus fortement encore que les poètes de l'Égypte ou que les antiquaires romains. Il rejoint la posture poétique de tristesse et de commisération si évidente dans la poésie des Tang. Dans son corpus, Ouyang a conservé une inscription qui est une simple liste de cinq cents hommes dont le nom est gravé sur la montagne Hua, précisément entre 735 et 935 ap. J.-C. Le colophon est un long commentaire sur la vie de ces hommes, illustres ou anonymes qui se termine ainsi :

Durant ces deux cents ans, qu'il s'agisse d'une période de calme ou de révolte, de prospérité ou de déclin, ceux qui s'en allèrent et ceux qui arrivèrent, les premiers et les derniers, quoi qu'ils fussent inégaux dans leur fortune mondaine et la longévité de leur vie, tous ces cinq cents hommes partagèrent la même fin dans la mort. Les vents et les gels au fil du temps ont fait éclater leurs noms si bien que si certains sont toujours préservés, d'autres sont perdus. La seule chose complètement intacte est cette montagne de pierre de cinq mille pieds. Voilà pourquoi j'ai fait un relevé particulier de cette inscription. Chaque fois que je place ma main sur l'estampage je suis plein d'émotion. Ne suis-je pas comme celui qui se tenait sur les bords de la grande rivière en soupirant sur les flots passés<sup>29</sup> ?

- 39 Ce monument poétique érigé à la mémoire de tous ces visiteurs obscurs et illustres de la montagne est, comme le souligne R. Egan, un détournement d'une pensée classique de Confucius qui admire les eaux toujours renouvelées du fleuve, qu'elles incarnent la Voie qui jamais ne s'arrête ou l'engagement inexhaustible de l'homme supérieur dans sa recherche de perfection. Le poète met en scène ici le sentiment de sa propre fragilité face à ces vies consommées.
- 40 La modernité d'Ouyang Xiu tient à ce mélange du collectif et du singulier, du rationnel et de l'émotionnel, de la permanence et de l'impermanence. Il entend la pratique de l'épigraphe comme une science autant qu'une ascèse et une esthétique, ce qui fait de lui un véritable penseur des ruines. Il unit la conscience de la fragilité des êtres à celle des choses, il surplombe majestueusement l'éthique de la mémoire et anticipe largement la méditation de Diderot sur la pluralité des temps et des expériences du souvenir<sup>30</sup>. La chose frappante est que tout cela repose sur une technique cardinale, l'estampage, entendu comme un outil de lutte contre la décrépitude des choses.

## Retour en Occident : monument et traces

- 41 En Occident nous n'avons rien de tel avant la Renaissance mais la tension entre la matérialité des ruines et l'immatérialité des traces est bien présente chez les Pères de l'Église. Dans le grand mouvement qui, à compter de Constantin, va conduire les chrétiens à monumentaliser tous les lieux de la vie du Christ, la recherche des reliques est un impératif catégorique. L'excavation, le remploi, la reconstruction sont donc des opérations fondamentales, autant à Rome qu'à Jérusalem :
- En dehors de son caractère sacré, le lieu de culte est une partie du sol dont la position dans l'espace est définie. Comme tout ce qui est matériel, cette position tend à demeurer ce qu'elle est. Il y a je ne sais quoi de mécanique dans la force qui retient les hommes autour d'un lieu consacré<sup>31</sup>.
- 42 À Rome, le combat pour le contrôle de l'espace et de la monumentalité était limité à deux traditions (païenne et chrétienne) ; en Palestine, du fait de la tradition juive, il relève d'une compétition à trois, ce qui rend les choses plus complexes et plus tendues. La remarque d'Halbwachs souligne qu'une part du conflit s'incarne dans certains lieux, dans des espaces bien déterminés qui sont des enjeux matériels. Là s'affrontent des mémoires contradictoires, là se règlent (provisoirement) des différends par le biais de l'excavation, du remblaiement et de l'aménagement des abords. Si, dans la tradition chrétienne, l'excavation du sol joue un rôle symbolique si fort, c'est qu'elle est liée depuis l'avènement de Constantin à l'administration matérielle de la preuve, à la production de données qui sont aussi nécessaires à la constitution d'une tradition chrétienne autonome que la rédaction des Évangiles et des Actes des apôtres. Il s'agit pourtant d'un tournant dans la tradition chrétienne. Avant les entreprises de colonisation religieuse patronnées par Constantin, l'Église se méfiait des lieux sacrés, elle considérait que Dieu était partout et que l'attachement à ceux-ci relevait plus d'une tradition païenne ou juive que d'une approche chrétienne qui se voulait toute spirituelle. Ce fut la décision de Constantin, et le consentement populaire qui l'accompagna, qui fit basculer les doctes et toute l'Église dans le camp des promoteurs des lieux saints et du culte des reliques<sup>32</sup>.
- 43 Eusèbe de Césarée, et après lui saint Augustin, durent se rallier à une approche qui heurtait leur pureté théologique. Comme l'a bien montré Robert Markus, le culte des martyrs et des lieux saints permit à l'Église de passer de son statut d'Église souffrante à



celui d'Église triomphante. Maintenant qu'ils n'étaient plus persécutés, les chrétiens pouvaient se consacrer au souvenir de leurs malheurs : « À travers les martyrs et leurs reliques le passé fut rappelé en vie, l'abysse entre passé et présent supprimé »<sup>33</sup>.

- 44 Pour les contemporains de Constantin, la christianisation des lieux de la Passion du Christ était impérative. Cette entreprise de longue haleine réclame des savoirs, des moyens, une passion que seule la protection de l'empereur chrétien et la dévotion de sa mère Hélène rendront possible. Toute une tradition est ainsi bâtie autour du pèlerinage de l'impératrice douairière sur les lieux sacrés du christianisme :

Quand elle [Hélène] se rendit à Jérusalem, elle fut inspirée par un plan divin, comme la suite le démontra. Elle lui demanda [à Constantin], en tant que co-régente sous le nom d'*Augusta*, de lui accorder le pouvoir de rendre à sa religion tous les lieux sur lesquels le seigneur avait laissé sa trace [*vestigia*] et qu'il avait marqués à notre intention de ses œuvres divines, en purgeant les monuments de toute souillure de profane impiété par la destruction des temples et des idoles. Et ce pour que l'Église, sur la terre où elle est née, fût célébrée<sup>34</sup>.

- 45 Paulin utilise un vocabulaire très précis. Constantin donne une mission théologique à l'impératrice qui est revêtue pour la mener à bien du vieux titre impérial d'*Augusta*. L'ampleur et la rigueur du projet sont évidentes. Il importe de rendre à l'Église la place qui est la sienne et que l'administration romaine et la tradition juive lui avaient déniée. Pour arriver à ses fins, l'impératrice doit disposer des informations nécessaires et des moyens de détruire les monuments importuns, de fouiller le sol et d'ériger des édifices cultuels. En utilisant sa cassette personnelle, en remuant, c'est le cas de le dire, ciel et terre, l'impératrice « *aedificatis basilicis contextit omnes et excoluit locos* » (elle recouvrit tous les lieux de basiliques et les embellit). Vaste programme de « *renovatio* » dont on peut penser qu'il ne laissa pas subsister grand-chose de l'état originel des lieux. En ce sens, la doctrine monumentale de Constantin est en parfait accord avec celle de ses prédécesseurs païens. La protection des monuments est d'abord et avant tout une reconstruction systématique.

- 46 Mais les ruines ont des qualités propres qui parfois s'opposent à la *renovatio* souvent brutale des empereurs et de leurs architectes. Paulin de Nole, comme son contemporain Sulpice Sévère, rapportent un fait étonnant. Sur le lieu de l'Ascension du Christ, le sol même résiste à tout embellissement et toute construction :

Dans la basilique de l'Ascension, ce lieu seul d'où le seigneur s'éleva dans un nuage et d'où il prit captive dans sa chair notre propre captivité, aucun marbre ou pavement n'a jamais tenu et le sol lui-même a rejeté tout ce que la main de l'homme a tenté d'y ajouter dans le but de l'embellir. C'est pourquoi sur tout l'espace de la basilique le sol demeure vert sous forme d'un gazon. Et le sable conserve bien visible et en même temps accessible pour ceux qui l'honorent la trace du pied divin dans la poussière marquée par Dieu<sup>35</sup>.

- 47 Comme les vestiges de bois et de chaume de la célèbre cabane de Romulus sur le Palatin résistent, presque inaltérables, à toute entreprise de « muséalisation », la trace du pied du Christ s'impose comme une sorte de défi ironique à l'intense effort de dégagement et de reconstruction qui saisit la sensibilité chrétienne. La simple marque d'un pied, « *vestigium* », dans la poussière, est tout aussi efficace pour maintenir la mémoire et forger entre le pèlerin et le site une intense émotion qu'un luxueux pavement de marbre soigneusement poli. Sulpice Sévère va encore plus loin, qui écrit dans le même contexte : « *damnum tamen arena non sentiat, et eandem adhuc sui speciem, velut impressis signata vestigiis, terra custodit* »<sup>36</sup> (le sable ne ressent pas de dommage, et toujours semblable à elle-même, comme marquée de traces bien imprimées, la terre les protège).

- 48 La terre est la gardienne de la mémoire, elle révèle à qui sait l'observer des mystères enfouis depuis des siècles et qui viennent compléter, transformer et authentifier, les traditions orales ou écrites. De ce point de vue, la recherche et la découverte de la Vraie Croix par la mère de Constantin, l'impératrice Hélène, est la scène originelle d'une *revelatio*, d'une découverte de ce qui était occulté. Elle relate un récit qui, à mon sens, va structurer toute une part de l'univers imaginaire médiéval en accordant à l'exploration du sol, aux vestiges que l'excavation révèle, un statut singulier, aussi nécessaire à l'exercice de la foi et à la réflexion sur le passé que la méditation des textes ou la récitation des épopées. Munie des instructions les plus fermes de l'empereur, soutenue par les autorités civiles et ecclésiastiques, Hélène entreprend la plus symbolique des recherches de reliques, celle de la Vraie Croix.
- 49 À défaut de retrouver le corps du Christ qui, par définition, n'existe plus, s'assurer du vestige le plus évident de son supplice, c'est doter la chrétienté d'une arme symbolique imparable. Un symbole qui témoigne non seulement de la conversion des âmes mais de celle des institutions impériales. Plusieurs sources contemporaines relatent cette quête fructueuse<sup>37</sup>. Inspirée par l'esprit divin, Hélène découvre bientôt le lieu où ont été enfouies les croix. Selon Paulin de Nole, l'illustre chercheuse de reliques va même jusqu'à consulter des *Judei peritissimi* (des juifs experts) pour qu'ils l'aident à découvrir le lieu. Quand les divers informateurs s'accordent, les fouilles peuvent commencer avec le concours d'une foule d'habitants et de soldats :
- Et contrairement à l'espoir de tous mais bien conformément à la conviction de la reine elle-même à la suite d'une fouille d'envergure dans les profondeurs ouvertes de la terre, le secret de la croix cachée fut révélé. Mais comme trois croix furent découvertes... une anxieuse agitation se mêla à la joie de la découverte<sup>38</sup>.
- 50 Comment distinguer la croix du Christ de celle des larrons ? La plupart des témoignages ont recours à une ordalie : le corps d'un mourant ou d'une mourante est approché des croix et quand il ressuscite, les croyants sont convaincus qu'ils ont identifié la Vraie Croix. Une seule tradition, celle d'Ambroise, présente une autre version dont le caractère antique n'est pas sans intérêt. Le Christ, selon l'Évangile, a été crucifié avec deux larrons, c'est donc la croix du milieu qui est la plus probable « *sed poterat fieri, ut patibula inter se ruina confunderet, casus inverteret* » (Mais il avait pu advenir que par l'effet de la décrépitude (*ruina*) les échafauds aient pu se mélanger entre eux, que le hasard les ait intervertis). En revenant à l'Évangile, cependant, il est dit que la croix du Christ portait une tablette sur laquelle était inscrite « *Jesus Nazarenus, rex Judaeorum*<sup>39</sup> ». Et c'est ce *titulus*, apposé par Pilate malgré l'opposition des Juifs, que la reine découvre sur la croix. La découverte de la Vraie Croix ne relève pas seulement d'une hagiographie bien tempérée, elle s'affirme dans le cas d'Ambroise comme une évidence historique. Cette croix, malgré le temps passé, les vicissitudes éventuelles de son enfouissement, est bien la Vraie Croix, et le *titulus* vaut comme une sorte de témoignage irréfragable de cette vérité. L'adoration de l'insigne relique est une marque de foi indiscutable qu'on ne saurait confondre avec les pratiques païennes de culte des idoles : « Elle découvrit donc le *titulus*, elle adora le roi, non par respect du bois, ceci est une erreur païenne, elle adora celui qui fut suspendu sur le bois et dont le nom fut inscrit sur la planche [le *titulus*] »<sup>40</sup>.
- 51 La découverte de la Vraie Croix est un événement considérable dans le contexte de la colonisation chrétienne de l'espace. Comme le dira Jérôme, la Palestine est une province d'exception pour tous ceux qui adhèrent à la foi chrétienne. Certes, la version d'Ambroise n'est qu'un récit minoritaire de l'aventure, mais il nous offre une clef pour comprendre

pourquoi le rôle des reliques trouvées dans le sol a joué un rôle si important dans l'Occident chrétien. La Sainte Croix est comme la mère de toutes les reliques, elle est plus qu'un *vestigium*, une trace, elle incarne, au sens étymologique, un reste, une ruine d'un moment majeur de l'histoire chrétienne, et, comme telle, elle est douée de qualités particulières. Précisément parce qu'elle est la preuve de la véracité de l'histoire chrétienne, son culte ne peut être confondu avec les pratiques païennes d'adoration du bois et des pierres.

- 52 La croix du Christ est un signe transcendant que Dieu envoie aux fidèles. La découverte elle-même l'atteste comme le dit explicitement Paulin. La croix a été cachée pendant des générations, aux juifs d'abord, mais aussi aux païens, qui se préoccupaient pourtant de creuser la terre pour édifier leurs sanctuaires. Et cette relique est une source inépuisable de bienfaits, un nombre infini d'hommes peut en recevoir des parcelles et pourtant elle reste toujours la même « *et quasi intacta permaneat cotidie dividua* », comme ces carrières de marbre romaines dont la croyance populaire voulaient qu'elles se régénèrent chaque fois qu'on en extrayait quelque bloc<sup>41</sup>.
- 53 Face à l'impermanence des choses, la foi est un outil qui permet de rétablir la stabilité nécessaire, de trouver un équilibre entre les ruines et les vestiges, entre le trop-plein des monuments et le vide de la trace, de l'empreinte qui marque à peine le sol.
- 54 Comme l'a bien vu Georges Didi-Huberman, le trait caractéristique de l'empreinte et de la trace est de donner à voir une figure qui est issue d'« une ressemblance par contact », empreintes d'animaux ou d'hommes sur le sol, traces d'êtres divins ou de héros dans le paysage, figure divine qui imprègne la substance d'un tissu comme le Saint Suaire de Turin<sup>42</sup> ou moulage d'un être ou d'un objet dont on a voulu pérenniser la forme. Ce qui reste alors de ce contact entre le sujet et la surface qui en reçoit les contours est une empreinte directe de l'être qui l'a produite (dans le cas du moulage, d'une chose qui est re-produite). On pourrait dire en suivant la tradition byzantine qu'il existe des empreintes acheiropoïètes qui sont celles des êtres et des empreintes « cheiropoïètes » qui sont la reproduction des choses. La force de l'empreinte est qu'elle est une conséquence physique du contact, elle renvoie à quelque chose qui est de l'ordre du mécanique, de l'impression d'un corps sur une surface : le chasseur qui piste l'animal, le sorcier qui prélève un peu de la poussière de la trace d'un pas pour accomplir un rituel, le théologien qui reconnaît sur le suaire la face du Christ, le préhistorien qui découvre une empreinte de mains sur la paroi d'une grotte paléolithique ou des pas d'enfants sur une couche qui n'a pas été foulée depuis des millénaires sont confrontés à l'irréfragable d'une présence passée encore bien visible.
- 55 La stèle moulée, l'estampage d'une inscription conservent un peu de ce mystère, ils sont la réplique à l'identique d'une chose dans l'état même où elle était au jour de leur reproduction. La ruine est un édifice ou un objet dont la consommation est la conséquence d'un retour de la culture à la nature, monument imposant ou petit tas de débris dont l'essence même enregistre dans sa décrépitude visible le passage du temps. L'empreinte renvoie à tout autre chose, trace singulière presque instantanée d'un contact récent ou ancien entre un être et un support. Un contact qui peut être non intentionnel ou au contraire intentionnel comme un masque funéraire ou le moulage d'un relief.
- 56 Reste une aporie : comment établir les relations entre les notions de trace, d'empreinte et de vestige ? Jean Greisch s'est penché sur la question et arrive à cette interrogation :  
La « trace » est-elle un terme générique dont « l'empreinte » et le « vestige » sont des sous-espèces ? Toute trace doit-elle être pensée comme vestige, résidu, reste ?

[...] Le cas de vestige est le plus simple. Peut être dit « vestige » tout ce qui traite d'un passé révolu : la ruine d'un château, un site archéologique, un bijou de famille

<sup>43</sup>.

- 57 Tout le dossier présenté ici nous incite à une certaine prudence. Le vestige dans son lien avec la trace est autre chose qu'une ruine, il est, me semble-t-il, une marque matérielle, non le doublon de la ruine mais son pôle opposé. Il est plus proche de l'empreinte au sens précis que lui donne Greisch et qui converge avec les réflexions de G. Didi-Huberman : « l'empreinte, envisagée dans une optique purement sémiotique, est l'effet d'une chose qui laisse sa marque sur une autre »<sup>44</sup>.
- 58 Il est à peu près impossible de cerner avec précision les différentes acceptions de la trace, du vestige et de l'empreinte, mais l'étymologie nous offre une piste. Le vestige au sens latin est une empreinte, le vieux mot latin a été progressivement remplacé par ce mot plus récent qui, selon Littré, est « figure marquée par impression ». Quant à « trace », son lien avec vestiges est bien souligné par Littré : « vestige qu'un homme ou un animal laisse à l'endroit où il a passé » ; l'origine relève du verbe *trahere* et du mot *tractus*, tirer un trait. Trace est le sommet d'un triangle de significations dont l'empreinte et le vestige sont les deux autres pointes. Leur sens a pu varier et s'enrichir mais chacune de ces notions renvoie à une action qui laisse une marque, un signe visible sur un support qui peut être une surface, un rocher ou un tissu mais qui offre, à qui sait le déchiffrer, une intelligibilité sémiotique.
- 59 Biographie
- 60 *Alain Schnapp est professeur d'archéologie à l'université de Paris I et a enseigné dans de nombreuses universités et institutions étrangères. Il est à la fois un archéologue de terrain et un historien de la culture. Il travaille actuellement à une histoire comparée des ruines.*

## NOTES

1. - « Réflexions suggérées par l'aspect des ruines ». Dans SIMMEL, Georg. *La Philosophie de l'aventure*. Paris : L'Arche, 2002, p. 48-56 (première édition 1911).
2. - CHARLETON, Walter. *Chorea Gigantum, or the most famous antiquity of Great Britain*. Londres: Henry Herringman, 1663 (1725), p. 2.
3. - HORACE. *Odes*, III, 30.
4. - Papyrus Chester Beatty IV, 2, 5-3, 11 cité par ASSMANN, Jan. *Stein und Zeit ; Mensch und Gesellschaft im alten Ägypten*. Munich : W. Fink 1991, p. 173.
5. - Voir *infra*.
6. - VON ARNIM, Hans. *Stoicorum veterum fragmenta*, I, fr. 106, lignes 30-31. Stuttgart : B.G. Teubner, 1964.
7. - SÉNÈQUE. *Lettres à Lucilius*. Liv. XIV, 91, 11-12. Trad. Henri Noblot. Paris : Les Belles Lettres, « collection des universités de France », 1962.
8. - LABAT, René et al. *Les religions du Proche-Orient asiatique. Textes babyloniens, ougaritiques, hittites*. Paris : Fayard/Denoël, 1970, p. 115-116. Voir WOODS, C. « The sun-god tablet of Nabû-apla-iddina revisited ». *Journal of Cuneiform Studies*, 56, 2004, p. 23-103.

9. - Voir dans le contexte chrétien ce que Georges Didi-Huberman dit de la face du Christ dans *La ressemblance par contact : archéologie, anachronisme et modernité de l'empreinte*. Paris : éd. de Minuit, 2008, p. 71-91.
10. - De l'encyclopédie de Tlön selon Borges.
11. - BORGES, Jorge-Luis. *Œuvres complètes*. Paris : Gallimard, 1993, I, p. 462-463.
12. - Voir SOLLBERGER, Edmond. « Lost inscription from Mari » dans KUPPER, Jean-Robert. *La civilisation de Mari. XV<sup>e</sup> rencontre assyriologique internationale*. Liège : université de Liège, 1967, p. 103-108 et WOODS, C. art. cit., p. 38-39.
13. - Cité par HSU, Ya-hwei. « Antiquaries and Politics: Antiquarian Culture of the Northern Song, 960-1127 ». Dans SCHNAPP, Alain et al. (éd.). *World Antiquarianism: Comparative Perspectives*. Los Angeles: Getty Research Institute, 2014, p. 230-248 ; LIU, Chang. *Gongshi ji, juan*. Taipei, 1984, 36, 13b-14a.
14. - EGAN, Ronald. *The Problem of Beauty: Aesthetic Thought and Pursuits in Northern Song dynasty China*. Cambridge : Harvard University Asia Center, 2006, p. 11.
15. - *Ibid.*, p. 11-12.
16. - *Ibid.*, p. 12.
17. - CAYLUS, comte de. *Correspondance inédite du comte de Caylus avec le P. Paciaudi, théatin (1757-1765)*, éd. Charles Nisard. Paris : Imprimerie nationale/Firmin-Didot, 1877, p. 9.
18. - EGAN, R., *op. cit.*, p. 21.
19. - BENJAMIN, Walter. *Je déballe ma bibliothèque : une pratique de la collection*. Paris : Payot et Rivages, 2000, p. 42-43.
20. - EGAN, R., *op. cit.*, p. 12.
21. - CAYLUS, comte de. *Recueil d'antiquités, égyptiennes, étrusques, grecques et romaines*. Paris : Desaint et Saillant, 1752-1767, t. I, 1752, p. X.
22. - EGAN, R., *op. cit.*, p. 12.
23. - PERET, Benjamin. « Ruines, ruine des ruines ». *Minotaure* 12-13, 1939, p. 59-64.
24. - EGAN, R., *op. cit.* p. 17.
25. - *Ibid.*, p. 14.
26. - *Ibid.*, p. 21.
27. - *Ibid.*, p. 44.
28. - AUSONE. *Œuvres en vers et en prose*. Trad. Max Jasinski. Paris : Garnier frères, 1935, « Épitaphes des Héros », XXXII.
29. - EGAN, R., *op. cit.*, p. 51.
30. - Voir MORTIER, Roland. *La poétique des ruines en France. Ses origines, ses variations, de la Renaissance à Victor Hugo*. Genève : Droz, p. 88-106.
31. - HALBWACHS, Maurice. *La Topographie légendaire des Évangiles en Terre Sainte. Étude de mémoire collective*. Paris : PUF, 2<sup>e</sup> éd., 1971, p. 126.
32. - MARKUS, Robert. « Come poterono dei luoghi diventare santi ? ». Dans CONSOLINO, Franca Ela. *Pagani e cristiani da Giuliano l'Apostata al sacco di Roma; atti del Convegno internazionale di studi*; Rende, 12-13 novembre 1993. Soveria Mannelli : Rubettino, 1995, p. 173-180.
33. - *Ibid.*, p. 178.
34. - PAULIN DE NOLE. *Epistulae*. Trad. Matthias Skeb, Fribourg/Bâle/Vienne : Herder, 1998, XXXI, 4.
35. - *Ibid.*
36. - Sulpice Sévère, *Chronicorum Libri duo*, 2, 33 ; 6-8, cité dans CURTI, Carmelo. « L'“inventio crucis” nell'epistola 31 di Paolino di Nola ». Dans LUONGO, Gennaro (éd.). *Anchora vitae. Atti del II Convegno Paoliniano*, Nola-Cimitile, 18-20 mai 1995. Naples/Rome : LER, 1998, p. 181, n. 15.
37. - *Ibid.*, p. 177-188.
38. - PAULIN DE NOLE, *op. cit.*, XXXI, 5.
39. - SAINT AMBROISE. *Oratio de obitu Theodosii*, 45-47 ; CURTI, C. art. cit., p. 184, n. 23.

40. - SAINT AMBROISE, *op. cit.* ; CURTI, C., art. cit., p. 184.  
 41. - PLIN L'ANCIEN. *Histoire Naturelle*, XXXVI, 24, 20.  
 42. - DIDI-HUBERMAN, Georges, *op. cit.*, p. 76-88.  
 43. - GREISCH, Jean. « Trace et oubli : entre la menace de l'effacement et l'insistance de l'ineffaçable ». *Diogène*, 2003, 1, p. 82-106, p. 99.  
 44. - *Ibid.*
- 

## RÉSUMÉS

Les ruines, au sens latin ou grec du terme, sont ce qui reste d'un monument ou d'un site habité par les hommes. Les vestiges ont quelque chose à voir avec les ruines, mais dans un autre sens. « *Vestigia* » en latin signifie des traces de pas, comme « *ichné* » en grec renvoie aux traces des animaux. L'empreinte est l'inverse de la ruine, une trace en creux qui retient quelque chose de la forme originelle. La ruine selon Simmel est le retour de la culture à la nature, la trace est un signe qui tient autant de la nature que de la culture. En tentant de réfléchir à ce contraste, je m'emploierai à examiner le rôle des estampages et des moulages dans la définition des pratiques antiquaires de l'Orient ancien à la Chine et de la Chine à l'Occident.

Ruins, in the Latin and Greek acceptation of the term, are what is left of a monument or a site which was inhabited by men. Vestiges are related to ruins, but with a different meaning. *Vestigia* in Latin signifies footprints, just as *ichné* in Greek refers to the prints left by animals' feet. A mould or a print is the opposite of a ruin, a hollowed-out trace which keeps something of the original form. According to Simmel, the ruin is culture going back to nature. Thinking about this contrast, our paper will look at the role of prints and moulded casts in the definitions of antiquarian practices in the ancient Orient, in China and from China to the West.

## INDEX

**Keywords :** moulded casts, copy, archaeology, memory, ruins, materiality, vestiges, middle East, Western world, Chinese world

**Mots-clés :** moulage, copie, archéologie, mémoire, ruines, vestiges, matérialité, monde occidental, monde chinois, proche orient

## AUTEUR

**ALAIN SCHNAPP**

Professeur d'archéologie grecque à l'université Paris I - Panthéon-Sorbonne  
 alain.schnapp@inha.fr